

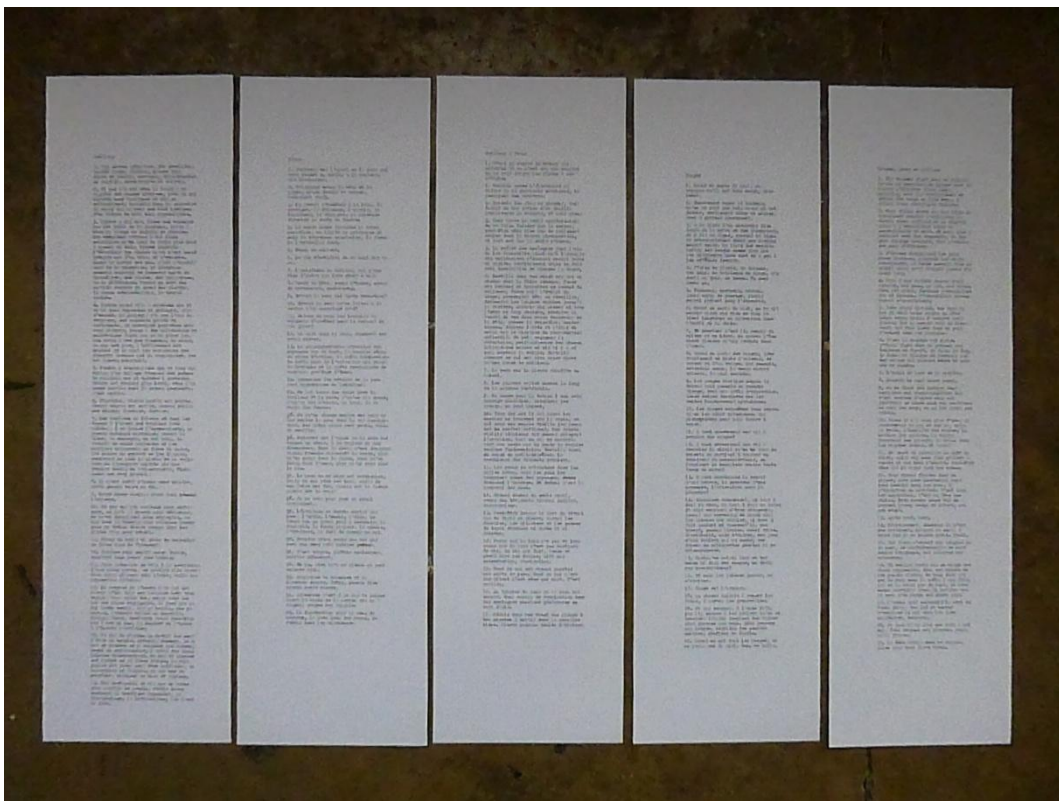
**Codicille aux**  
***Poèmes de cailloux***  
**En**  
**Deux bouts**

Nancy / Mars-Avril 2017

Marion Renauld



C-P-C&P-N-NPC



## Cailloux

1. Pas pierre précieuse, pas gravillon, plutôt roche, minéral, pierre tout court et rocher, montagne, calcification et calculs, enfantements de volcans.
2. Ce qui n'a pas même le droit à la dignité des choses vivantes, mais ce qui résiste avec vaillance et oblige effrontément, scrupule dans la chaussure de celui qui ne peut pas tout nettoyer d'un revers de main orgueilleux.
3. Poméra a six ans. Passe ses vacances sur les bords de la Dordogne, ouvre à même le rivage un magasin de pierres. Les spécimens offrent à vue leurs entrailles qu'un coup de roche plus dure a ouvert en deux. Poméra découvre l'intérieur des choses qu'on n'est censé prendre que d'un bloc, et s'extasie. Quand le dedans est uni, c'est l'expérience de la déception, la déception presque coupable de demander monts de merveilles, des stries, des brillances, de la différence. Poméra ne sait pas qu'elle cherche le cœur des pierres, le noyau substantifique, la beauté cachée.
4. Poméra quand elle a quatorze ans et qu'il faut apprendre la géologie, elle s'ennuie. La géologie n'a pas l'air de respirer, est supposée privée de sentiments, se chevauche peut-être mais sans plaisir, force à des millénaires de millénaires alors que ça se passe ici, son corps n'est pas stagnant, au mieux, ce qui est pire, l'effritement est général et ce sont les structures des rapports humains qui la surprennent, pas cet inerte lancinant.
5. Poméra a trente-trois ans et tape au-milieu d'un village français des poèmes de cailloux sur sa machine à marteaux. Chaque mot devient

plus lourd, même s'il passe inutile dans la rumeur pressante, c'est miette.

6. Attention, chaque miette est pépite, chaque pépite est paille, chaque paille est chimie, équation, émotion.

7. Le caillou en Islande et dans les fjords à l'ouest est vraiment très spécial, à en croire l'homme-oiseau, un suisse allemand suréquipé, aimant la bière, la montagne, un bon bain, le travail de mains calleuses et les cailloux uniquement en forme de cœur, les cœurs en général et les blagues, observant loin la plaine de la ville pour se l'imaginer confite par une cession totale de l'électricité, *These rocks are very special*.

8. Il n'est point d'homme sans caillou, cette grosse terre de feu.

9. Cette bonne vieille roche dans l'univers.

10. Ce que sur les cailloux nous piétons, ce qu'à la pierre nous bâtissons, ce qu'en dynamitant nous déplaçons, ce que sous la tombale nous laissons tomber puis de frêles fleurs orons dans les allées d'un gris désert.

11. Grain de sable un grain de poussière / en lutte dans le firmament.

12. Matière sans esprit selon Baruch, quantité sans peine pour Ludwig.

13. Pour intention de vote à la présidence d'une noble nation, un caillou elle aurait bien voulu glisser dans l'urne, voilà une impossible affaire.

14. Le rapport de l'homme à ce qui est vivant n'est déjà pas toujours très bien engagé, mais alors bon, celui avec les tas est assez négligent. Il faut que ça lui tombe dessus, que ça heurte, que ça marque, trébuche,

frappe et bouscule, freine, force, confronte alors peut-être nez à nez au mur, le rapport de l'homme à l'inerte s'intimise.

15. Un mur de pierres ne suffit pas sauf à être un temple, château, demeure, un mur de pierres on y accroche des cadres, cache en papier-peint, y colle des trous béances transparentes, un mur de pierres est sombre et sa force écrase, le seul papier sur paroi peut être suffisant, un mur-papier si élégant, si peu mur et pourtant, murmures de murs *et cætera*.

16. Les verticales de vie sur un sacré gros caillou en orbite, stable comme rarement et tremblant cependant, le bio-jonglage, le litho-séjour, les lames de fond.

### **Peaux**

1. Puissant est l'appel de la peau qui nous soumet au désir, à la douleur, aux dimensions.

2. Téléphone entre la tête et le corps, entre dedans et dehors, tellement canal.

3. Ne jamais s'arrêter à la peau, la protéger, la dépasser, l'ouvrir, la fourrager, la découper, la caresser caresser la carte du tendre.

4. Le monde comme épiderme et comme sensation, un traité de naissance et de réactions viscérales, la forme de l'ent(r)aille fond.

5. Fondu au contact.

6. Le feu d'artifice de ma main sur ta --.

7. L'antithèse du caillou, lui qui n'a rien d'autre que sa chair à vif.
8. Peaux de bêtes, peaux d'hommes, peaux de nouveau-nés, cache-sang.
9. Est-ce la peau qui tombe amoureuse ?
10. Est-ce la peau qu'on laisse à la traîne d'un sauvetage raté ?
11. Est-ce ma peau sur laquelle tu voudrais t'arrêter pour le quoi, restant de tes jours ?
12. La mort dans la peau, écœurés des peaux mortes.
13. La polychromatique carnation des paysages vus de haut, le toucher rêche du champ d'orties, la quête horizontale de cette peau de l'autre sur une plage de Bretagne et la quête revancharde de quelque grattage d'âmes.
14. Adoncques les métiers de la peau sont hygiéniques ou lubriques.
15. On lui donne des coups pour le meilleur et le pire, c'qu'on lui donne, c'qu'on lui d'mande, un bras, la si utile des fesses.
16. Ce qu'un visage montre est tout ce que montre la peau dans la vie quotidienne, les mains quand sans poche, table et moufle.
17. Puissant est l'appel de la main qui soumet au désir, à la douleur et aux dimensions. Dans le désir c'est toujours mieux. Presque disparaît le monde, plus qu'un point dans la nuque, plus qu'un poing dans l'anus, plus qu'un pois dans le nez.
18. La peau de ma mère est parchemin, celle de mon père est bois, celle de mon frère est feu, quelle est la tienne quelle est ta voix ?

19. Je ne sais plus rien et peux uniquement.
20. L'habitude de dormir contre une peau, l'envie, l'ennui, l'élan, le temps que ça prend pour y parvenir, la facilité, le foutu plaisir, le manque, l'évidence, le fait de dormir au sol.
21. Désirer vivre parce que vit une peau sur deux très petites pattes.
22. C'est maigre, parfois opalescent, parfois débordant.
23. Ah ça, rien qu'à ce niveau ça peut coincer ardu.
24. Adoncques tu caresses et tu caresses encore, frôle, pousse tire prends cabre encore.
25. Adoncques c'est à ça que tu penses quand le corps de la nation est en danger, rangez vos langues.
26. La fascination pour le sang du martyr, la sale peau des vieux, le faible pour les onctueuses.

### **Cailloux & Peaux**

1. C'est le regard de Méduse qui pétrifie et ce n'est pas une manière de se voir ériger une statue à son effigie.
2. Soudain cesse l'élasticité si vitale de la charnelle enveloppe, la paralysie des cadavres.
3. Soudain les flux se glacent, tout durcit en une prison d'où jaillit impuissante la volonté, et donc rien.



4. Sans doute le sable apprécie-t-il de se faire balader par le ressac, peut-être même plus que de seulement couler dans la minute chronométrée, si tant est que le sable s'émeut.

5. Le reflet des montagnes dans l'eau du lac tressaille ainsi qu'à l'échelle des millénaires s'émousse chaque paroi si rigide, terriblement toile de fond sans possibilité de décor.

6. Bertille dans ses vingt ans est en chemin dans la Chine immense. Passe une semaine en monastère de sommet de solitude. Comme suit l'emploi du temps, commençant tôt : se réveiller, descendre les longues marches jusqu'à la rivière, choisir une pierre ni trop légère ni trop chargée, remonter la tenant de ses deux mains au-dessus de la tête, passer le monastère, monter encore, déposer ladite et l'élue du matin sur le chantier de construction collectif. Et puis regagner le réfectoire, petit-déjeuner des choses délicieuses encore en vie il y a si peu, parfois la veille. Bertille savoure ce qui est bien autre chose qu'une soupe de cailloux.

7. La peau sur la pierre chauffée au soleil.

8. Les pierres polies posées le long de la colonne vertébrale.

9. On songe pour la Méduse à son sain massage quotidien, attendrir les nœuds, ça peut calmer.

10. Trop dur est le sol quand les muscles ne trouvent pas le repos, ce qui pour une sainte italienne est confort suffisant. Une sainte vieille italienne aux genoux grimant l'escalier, tout en os, ne nourrissant son corps que de bouts de racines racines fondamentales. Bertille aussi en mange au petit-déjeuner. La succulence des éléments premiers.

11. Les peaux se rétractent dans les villes béton, mais les yeux les savourent comme des paysages. Mate-moi l'ouvrage. Et dedans c'est le carnaval des sucs.

12. Méduse déesse du génie civil, reine des bâtiments travaux publics, macadam-lady.

13. Peut-être est-ce le sort du vivant que de finir en pierre, disent les fossiles, les alluvions et les pommes de terre devenues si dures et si fripées.

14. Parce que la lune n'a pas de peau parce que la lune n'est pas tartinée de vie de vie qui fuit tombe et prend pire que racine, pire que putréfaction, atomisation.

15. Tout ce qui est vivant possède une sorte de peau. Tout ce qui n'est pas vivant n'est même pas mort. C'est caillou.

16. Au toucher tu sens si la peau bat encore. Quel manque de respiration dans ces montagnes pourtant si généreuses en bols d'air.

17. Odalie dans ses vingt ans plonge des pierres à moitié dans la peinture bleue. Pierre pudique voilée d'horizon.

### **Nuages**

1. Quand on parle du ciel, on suppose qu'il est sans nuage, bleu point.

2. Exactement comme le bonheur, qu'on ne peut pas voir quand on est dedans, exactement comme un mirage, sauf à gouter éperdument.

3. A la place d'un phénomène bien connu de la météo et des jardiniers, on y lit un signe, souvent un signe de mécontentement donné par quelque esprit agité. La liste des esprits agités est longue comme plus que les différents noms dont on a affublés lesdits.
4. J'aime ta fierté, ta douceur, ton exil, ta tristesse de nuage, m'a écrit un jour, un homme. Va donc après ça.
5. Vaporeux, onctueux, aérien, jeune voyou de passage, jamais pourri présent pour l'éternité.
6. Quand on parle du ciel, on le dit peuplé alors que rien de rien ne tient longtemps en suspension dans l'oubli de la chute.
7. Et pourtant c'est là, rempli de spleen et de héros, ça suinte l'âme aussi blanche qu'une traînée dans l'azur.
8. Quand on parle des nuages, très facilement on parle d'animaux, de bateaux ou d'un visage, par exemple, autrefois connu. Le monde miroir céleste, le ciel mondain.
9. Les nuages visibles depuis le dessus sont pareils au paradis vierge, font une drôle d'impression, leurs ombres dessinées sur les pentes heureusement nyctalopes.
10. Les nuages eux-mêmes avec raison qu'on les croit interlopes. Qui pleurnichent pour nous donner à boire.
11. A quoi correspond une vie à peindre des nuages ?
12. A quoi correspond une vie à chercher la chimie qu'en un tour de manette on parvient à lancer en éventreur de précipitations, en fabricant de boucliers contre toute forme de nuées ?

13. A quoi correspondent la beauté d'une menace, la grandeur d'une promesse, l'attraction pour la pénombre ?

14. Adoncques évanescents, ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre et tout constant d'être changeant, jamais pur couvercle de plomb pour les siècles des siècles, ni tout à fait présent ni vraiment pas là, pas bavard, gazeux liquide, masse dense, électricité, onde d'ondées, ces jeux d'une lumière qui se cache, ces danses de silhouettes géantes et de métamorphoses.

15. Quelqu'un a-t-il dans ce bas monde un dieu des nuages, un divin par intermittence ?

16. Et puis les laisser passer, ou s'abriter.

17. Nuage est l'urgence.

18. Le chœur appelle à ranger les foins, à sortir les grenouilles.

19. Ce que pendant, à l'aube 2700, par là, encore à les admirer qu'on se pourrait trouver derrière des vitres plus grosses que nous, plus grosses que loupes, derrière des pensées agitées, gonflées de flotte.

20. Quand on est dans les nuages, on ne parle pas du ciel. Bon, on bulle.

### **Nuages, peaux et cailloux**

1. Ils étaient figés dans un présent qu'ils ne cessaient de percer pour se donner l'illusion d'une issue possible, mais ils frétilaient en jetant des coups en tous sens, à défaut d'une conscience dégagée.

2. Nous étions comme ça, une bande de désœuvrés courant l'aventure, la survie pure, oublieux de la dignité jusqu'à l'exploration lente et concupiscente du pire. Et nous nous y mettions avec des arguments, du bon gros langage articulé. Nous n'avions pas peur d'effrayer.
3. D'autres cherchaient les plus rares rustines, d'autres les moins compliquées, le temps passait vite on disait alors qu'il n'avait jamais été aussi long.
4. Près d'une rivière encore d'eau limpide, une peau, un lit, une tique. Peau lit tique. Certains s'ennuyaient peu et beaucoup s'extasiaient par-ci par-là s'incarnaient.
5. Près d'une rivière, des fils au sol et deux trous rouges au côté prise terre trois. N'importe quel insecte bat la mesure sans en faire toute une *free party*, mais on peut s'amuser avec les lucioles.
6. C'est la rivière qui parle : j'étais figée dans un présent qui toujours me fuyait, je fuis, je fus, je suis. La rivière ne fabrique que des choses qui passent comme ta main sur ma manche.
7. L'habit de lune de la rivière.
8. Soudain se sent vivre parmi.
9. Je ne dirai pas combien sont obsolètes nos saperlipopettes car c'est manquer d'aider ceux qui souffrent et comme ceux qui souffrent ne sont pas sexy, on ne les croit pas vitaux.
10. Quand il n'y aura plus d'eau, ne resteront que le sol et nos os, enfin la terre, l'humilité des riches, la science des pauvres, la sainte innocence des joueurs, la balle dans les rigoles sèches. Et alors ?

11. Et alors se poursuivra le goût du monde, celui qui nous fait plaisir à sentir et que bout l'esprit, peut-être même que la sueur aura ton odeur.

12. Nous serons fluides dans un glissé, nous nous heurterons sans nous prendre pour des cons, à l'exception du littéral. C'est bien les exceptions, c'est la fête des règles. Nous serons coups sur un présent lisse, coups de maître, cou pas coupé.

13. Après tout, tout.

14. Sérieusement, pourquoi ce n'est pas autrement, puisque ça peut, à moins que ça ne puisse point, final.

15. Une fleur n'aurait pas imaginé ça de nous.

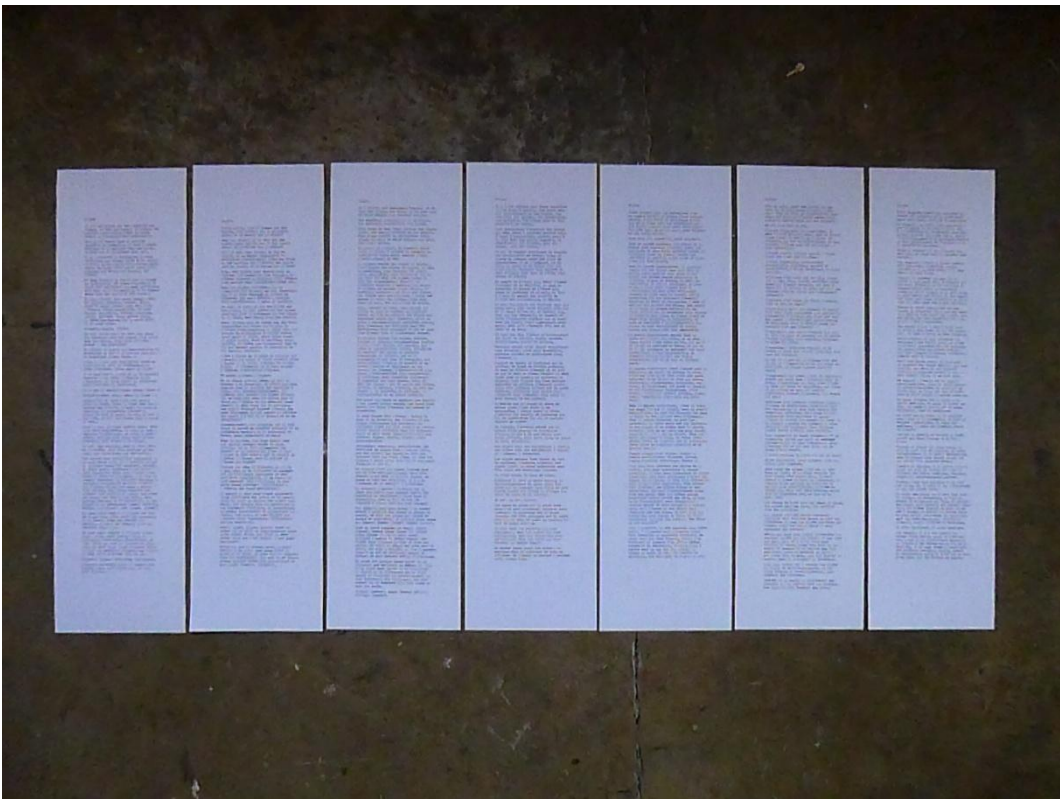
16. Un caillou tenir sur un nuage est chose impossible. Dieu est mousse et son palais flotte. Et bon, Dieu n'a pas de peau mais la prête à son fils, qui ne la sauve pas du tout, et nous comme accrochés avec. Un caillou sur la peau d'un nuage est chose idem.

17. J'avais aimé contempler le ciel de Paris depuis ton lit et tenter d'esquiver le mal dans les rues politiques, bourrées.

18. Ce jour il ne plut pas mais à moi oui. Puis pensant aux plantes, priaï qu'il plaise.

19. Le XXI<sup>e</sup> siècle dans un baiser, allez tous bien vous faire aimer.

OBJETS



## Jour 1

Il y a les objets qui sont produits par l'homme et ceux que produit la nature, et parfois c'est mélangé comme un arbre taillé ou l'insémination artificielle.

Il y a les objets dont on souhaite connaître le producteur et ceux à propos desquels on ne pourrait même pas savoir, et ceux qui se produisent tout seul.

Il y a quantité de différences à faire entre tous les objets, alors qu'on aurait le droit de dire qu'il n'y a qu'une seule espèce de sujet, sauf que ça aussi c'est mélangé, les bêtes, les plantes, les hommes.

Et donc toujours qu'est-ce que ça change de différencier les types d'objets ou de sujets dans le rapport que nous entretenons avec eux, ou le non-rapport, ou le rapport médié (par des objets ou des sujets).

En plus d'avoir pour point commun d'être des points, éléments, entités, êtres, objet et sujet peuvent tous deux faire l'affaire d'être représentés, et donc signes, caractères, lettres, chiffres, traits, couleurs, sons, gestes mimés, ou même représentés par un autre objet ou même un autre sujet.

Éléments, signes. Points.

Et donc est-ce que d'un côté nous avons des relations avec des signes, d'un autre avec des choses, d'un autre avec des choses +, des personnes ?

De combien de signes une représentation de situations de vie ou de non-vie peut-elle se contenter ? Signe. Chose. +.



C'est le plus que nous identifions comme un objet humain, d'où la différenciation comme primordiale entre objet et sujet.

Il se peut que le + soit un -. On pourrait raconter qu'au début la lumière s'éteignit, et ainsi naquit le brouillard dans l'univers : la conscience.

En ce cas, ce serait : signe, chose, chose -.

Peut-être même : chose, chose -, chose --.

Aujourd'hui il semble que nous ayons : chose -, chose, chose +. C'est donc que le mystère est l'objet, le sens, le point de jonction, la coordonnée. Peux-tu me passer le sel ? Au moins, le sel, on voit à peu près, on voit une flamme dans la neige du réel. Peux-tu me passer le sens ?

Avec le sel, on tient quelque chose, même s'il peut disparaître, on sait, on peut y regarder de plus près, de loin, on peut y goûter. Quelque part moins troué qu'une personne, plus vivant qu'une image.

Le sel, une molécule, même un pas, même un astéroïde, bien plus pratique qu'une peur, une attraction, une abstraction.

Les objets sont censés être rassurants et ne rien faire qu'on ne prévoie, ne pas se plaindre quand ils souffrent, aphones. Du temps passe, maintenant, les objets sont connectés. Entre eux. A nous. A des bêtes et toute la compagnie, à la fois on produit beaucoup, on connecte beaucoup, on multiplie beaucoup et ce qu'on n'arrive pas à jeter, on est les seuls à devoir s'en soucier. Nous avons inventé les déchets. Une relation à l'objet qui n'est pas saine, pas facile, pas drôle. Nous parlons beaucoup de produire, si rarement de détruire (casse, abattoir, morgue, immondices à ciel ouvert, fumées crématrices).

Et donc notre rapport à l'objet est fait de rejet, tout comme celui aux personnes, qu'on traite comme des déchets par exemple, ou celui des signes, qu'on ne décrypte pas, ou mal.

Et donc notre rapport à l'objet, sujet, signe, c'est aussi parfois celui de curiosité, d'affection, d'adoration, de joie. Quand ça fait ça, souvent on prend soin, on peut aussi aimer détruire. Quand on fait ça, presque on personnalise l'objet ou même on le divinise. Bon, le sel.

Éléments. Signes. Affections (personnes).

L'émotion de Gandhi quand il en ramasse une poignée, avec lui, contre lui, au loin, quoi d'autre.

## **Jour 2**

Nous, sujets, nous ne sommes pas des objets, mais parfois si, on se traite ainsi, et qu'est-ce que ça change ?

Eux, les objets, ce ne sont pas des sujets, mais parfois si, on les traite ainsi, et qu'est-ce que ça change ?

Nous et eux, nous formons un tas de choses, et de choses comparables et traitables indifféremment comme des êtres ou des entités, des éléments, des points sur un graphe, et qu'est-ce que ça fait ?

Nous, des objets, nous pouvons nous en emparer, les manipuler, les échanger, et surtout supposer en pratique avoir affaire à un certain tout identifiable comme tel.

Eux, les objets, soi-disant ils ne s'emparent pas de nous, ne nous manipulent pas ni ne nous échangent, et surtout ne supposent pas avoir affaire à certains tout identifiables, à untel ou unetelle.

De ceci, du point de vue des sujets sur les objets, on peut penser que les sujets possèdent plus de puissance que les objets ou au moins, pour ainsi dire, une volonté.

Nous, sujets, nous ne sommes pas des êtres comparables aux objets sur le plan de l'action intentionnelle, et ainsi vont les énoncés de différences de toutes sortes entre sujet et objet, entre point vivant et point inerte, être et non-être, animé inanimé, et toutes les bizarreries dans la vie qui rendent parfois la séparation un peu bancal, délicate.

C'est à partir de ce genre de scission que s'ouvrent les voies de toute scission entre l'humain et le monde, l'humain et le non-humain, et l'inhumain en ce sens rejoint l'immonde, c'est-à-dire l'abject.

Le sujet, l'objet, l'abject.

Si ça change quelque chose, ça doit le changer à ce niveau-là, et n'être pas sans rapport avec la question des conduites à tenir. Plus contemporanément, la question est : comment les sujets doivent-ils se comporter à l'égard des objets dans un monde qui s'emplit de ces derniers comme jamais, en même temps que la croissance des sujets diminue (ralentit) ? Comment l'humain des pays développés (!) doit-il penser sa relation aux objets à l'ère de la diminution de la démographie ?

Accessoirement, n'y aurait-il pas un lien entre la baisse de natalité d'humains et la croissance mondiale de la production de biens, entre parenthèses de maux ?

Pour la culture, John Cage disait dans son journal *Comment rendre le monde meilleur (on ne fait qu'aggraver les choses)*, et de mémoire, que c'est là tout l'enjeu du XXI<sup>e</sup> siècle : non le rapport de l'homme à l'homme, mais le rapport de l'homme aux objets.

Sachant que même si d'objets, il n'y en a pas, même si la différence de concepts est culturellement construite et même peut-être inappropriée, il se trouve qu'elle apparaît dans l'histoire, et sans doute assez récemment (à l'échelle des temps géologiques).

Du moment où nous nous sommes considérés comme différents des choses de la nature jusqu'au point de réifier les sujets eux-mêmes, par exemple dans les publicités ou les arguments d'autorité, et jusqu'encore au moment (maintenant) de subjectiver les objets, les biens, en leur donnant une identité riche (symbolique, anthropomorphique, narrative).

Objet, sujet, abject. Quelque chose se cache, si on admet la transcendance : objet sujet déité. Disons que c'est la même chose : dire que c'est abject, c'est juger absolument.

Qu'est-ce que ça change, alors, d'avoir affaire à ce qu'on juge comme étant un sujet ou un objet, et puis encore ensuite viennent tous les raffinements sur quel sujet (titre classe qualité provenance consistance) et quel objet (trivial, précieux).

### **Jour 3**

De l'abject. Les sentiments humains, si ce sont des objets, des états, je ne sais pas. Un objet abject. Une personne abjecte.

Une abjection objectuelle : le plastique.

Une abjection personnelle : une crasse.

Nous avons en même temps produit les objets d'art, les choses jetables et les déchets. Nous avons produit la distinction entre objets de masse et objet unique, son petit nom latin, *unicum*.

La pensée de l'objet, la scission entre sujet et objet, a produit la science. La possibilité d'une union produit l'art. L'union produit la foi (ou l'inverse).

La science traite les objets en général, l'art traite les objets en sujets, et dans le quotidien, nous traitons les objets selon nous-mêmes, leur utilité en vue de nos fins (et même les sujets, comme ça nous les envisageons). Embellir le quotidien consiste à traiter les objets en sujets, en œuvres d'art, œuvres d'être. Etudier le quotidien consiste à en faire des signes, des signes sans artiste sinon l'ordre des choses ou celui des raisons, sans rien sinon le noir, des points sur un graphe.

Nous, pendant ce temps, nous allons aux objets et nous en servons, ou laissons faire. Au lieu de produire des objets non seulement utiles mais durables, qu'on se plait à sentimentalement manipuler encore, nous cherchons des solutions pour les biodégrader. Nous cherchons la fin et nous fichons bien du producteur. Abject.

La science cherche les causes, raisons, sources si possible faciles à lire, transparentes. L'art cherche les chemins, une sorte de contemplation active, transforme en ajoutant des choses si possible plaisantes et malines, pas de la propagande ni non plus de la pédagogie, une série infinie d'issues de secours et de portes d'entrée et finalement un bon coussin (au passage, l'inhospitalité d'un musée, l'inhospitalité d'un

laboratoire). Au quotidien, nous cherchons rapidement et connectés que nous sommes, moins du côté des choses – que de celles des influx, de vues, de pouvoir, d'avoirs, du côté des choses +, la renommée, le *re-tweet*, la multiplication de sa propre présence.

Les pieds sur terre se perdent. Les esprits n'ont jamais autant voyagé, les corps aussi tenté, les flots d'émotion collective et planétaire.

Et donc dit Vargas : l'homme a besoin de pain et de symboles. Des éléments et des signes nécessaires aux personnes. Le contraire n'est pas vrai jusqu'à un certain point : quelle tristesse dans un interrupteur si plus aucun jamais n'activait son système. Signes, objets, sujets, c'est interdépendant.

Attraction, répulsion, indifférence. Des attitudes de sujets face à quelque chose, pas des objets, les objets ne font pas vraiment dans les états d'âme, ni dans les signes, à moins qu'on soit là, et tellement toujours on est là.

La science n'est pas censée traiter quoi que ce soit sentimentalement mais elle choisit quand même ce qu'elle étudie, et comme ce sont des personnes, il y a de l'affect, et la capacité à distancer.

La capacité à mettre à distance est le moyen par lequel nous pouvons opérer des scissions et considérer l'objet sans la production, sans la fin, en soi (sans soi). La capacité à s'unir fait que tout résonne.

Par exemple, nous nous sommes à un moment décidé à produire des images du dehors au-dedans, et puis les images ont touché le dedans de nous-mêmes, ou quelque chose comme ça. Dehors. Dedans (image). Dedans (cœur).

Dans un autre langage, ça donne : dehors (chose), dedans image (chose -), dedans cœur (chose +). On se croit aussi autorisé à mettre du dedans dehors, des signes dans l'espace partagé ou bien des objets, et alors le dehors est pris pour un décor, une page à annoter, un lieu à annexer jusqu'à ce que se confondent dehors et dedans, et tout devient afflux d'affections.

Un objet est quelque chose auquel on ne reconnaît pas tellement de dedans, si bien qu'un objet avec lequel on va socialiser ou auquel on va s'attacher est un objet auquel on reconnaît un certain dedans, un état intérieur, une conscience, une part cachée. On ne maîtrise plus tout comme en main une hache.

Élément (dehors), signe (dedans dehors), personne (dedans).

#### **Jour 4**

Il y a les maisons pour biens cessibles et les biens à demeure, les lieux pour les accouchements et les usines, les ateliers, les garages, les plateformes, les centrales, les stades pour un seul objet-clé, un ballon.

Nous connaissons l'histoire des objets que nous avons à demeure, parfois celle d'avant leur acquisition, parfois jusqu'à la fin. Dans les grands magasins, la connaissance est fléchée, dans les musées, elle est titrée.

De là, on imagine facilement le trouble que provoquerait de titrer, dater et signer un article comme une paire de chaussettes, et de n'indiquer que le prix, la sorte et la taille d'un dit d'art objet, lesquels tous alignés en rang d'oignons nous font de l'œil pour passer en caisse.

La pensée de l'objet pur, dénué d'issue d'origine et de finalité, va bien au commerce. La pensée de l'objet pur, dénué de quotidien et de sens, va bien à l'art. La pensée des qualités de l'objet est scientifique, on étudie.

Ce sont les objets qui évoluent plus que nous, nous nous n'avons toujours rien que de la chair et des os, un moment, eux, rien que les vêtements, le textile et toute l'industrie chimique qui va (mal) avec (ou bien), c'est constamment changeant, rien qu'à l'échelle d'un tas de chair et de sang.

Et tous ces flux d'idées qu'accompagnent les flots de denrées, biens, œuvres, marchandises, issues de secours.

Certains disent qu'un fluide énergétique nous traverse, voire nous transcende, certains parlent de verticalité plus, d'horizon –.

Pendant ce temps, tu trébuches sur un caillou. Tu juges ce caillou précieux. Tu sors ta trousse d'examen et tu vois ce que tu peux en tirer. Imagine la même chose avec un humain, un cloporte, un dauphin. Nous faisons ça. Nous pouvons exploiter et célébrer n'importe quelle chose sous prétexte qu'elle est de cette sorte-là, n'importe quel vivant sous n'importe quel prétexte, nous avons un gros cerveau et bon appétit.

Qu'est-ce que ça change de faire de chaque chose – une chose +, de reconnaître à chaque chose le droit d'exister (un point), de subsister (un +), de disparaître (un –), et quelque dignité de sujet ?

Un torchon, l'envoyer valser sur le rebord d'une chaise. Un tourbillon d'angle, un duo à ne pas rater, sous aucun prétexte, pour ainsi dire, ne point le nier, le sentir.



Les objets sont des obligations à sentir. Les sujets sont des obligations à sentir et à penser. A ressentir.

Les objets peuvent être pensés de tant de manières, n'importe laquelle. Les sujets aussi. La seule contrainte peut être celle des sensations forcées.

Un objet cassé. Du sang de sujet.

Constater la mort du sujet souris, le dysfonctionnement du jouet chat, les idées qui te viennent sous forme de mots (cette souris est morte) ou d'image (un talus de terre et un caillou).

Du sel, un cil, souris.

Une boîte de pâtes est un objet très récent et très quotidien, toujours relativement. Un dinosaure est un sujet disparu. Une pâte consommée est un objet modifié, un bout de sujet en devenir, un bout de sujet modifié.

Se voir dans les produits que nous consommons, dans les sujets que nous rencontrons, dans les objets que nous contemplons, dans les trucs que nous faisons. Le dedans dehors.

Se penser point parmi les points, se ponctuer dans la partition de boue se refléter. Et l'objet se pensant à travers nous, aucune idée.

## **Jour 5**

Comment souvent avec les personnes, rien ne semble pouvoir se passer d'une seconde couche, d'une sorte de symbolisme à tout va, et il n'est

donc pas surprenant que les objets n'aient pour ainsi dire jamais été pris pour ce qu'ils sont, mais toujours un peu rendus bavards.

Sans trop m'y connaître, voilà pourtant.

Dans la pensée animiste, les choses de la nature sont pourvues d'esprit, ainsi que les morts et sans doute certains outils ou certaines armes ou bijoux, disons que justement la scission entre objet et sujet n'est pas très claire.

Dans la pensée matérialiste, on pourrait croire que les objets sont pris pour ce qu'ils sont, mais on sait aussi qu'ils jouent des rôles : signes extérieurs de richesse, signes de classe, de goût, de réalisation de soi ou héritages. En plus de ça, l'idée vient d'aller voir à l'intérieur, ou plus près. Mécanismes causaux en place dans la nature, petits mécanismes que les personnes s'avèrent capables de créer et microscopes à même de montrer que ce sont des atomes, des atomes et du vide : la pensée matérialiste se fonde d'abord sur la scission, puis dépasse la scission pour faire de chaque vivant un objet bien mécanisé, ou automatisé, et puis se confronte à la fragmentation des objets en bris moléculaires et autres quarks pas encore très bien identifiés.

La pensée matérialiste semble être le règne de l'objet, son culte, et en même temps doublé d'une crise de foi, qui va là si le sel en cristaux se donne, et qui va là si les personnes ne répondent pas aussi parfaitement à leur décomposition en éléments causaux suivant des règles intangibles, qui va là dans la matière noire.

La pensée virtualiste prend l'objet pour un médiateur, un canal, un passage de flux, c'est peu dire qu'un flux n'est pas aussi rassurant qu'un objet, un flux qui passe, électrique, électronique, numérique, des ondes,

du va-et-vient vif entre un observé et son observateur. Virtualiser, c'est perdre l'objet qui devient jetable, disons caduc, temporaire, utile mais non point final.

Dans la pensée virtualiste, c'est le signe qui gagne (et non le singe). Dans la pensée matérialiste, ce sont les éléments (et dans la crise de foi, ça peut être l'Élément perdu). Dans la pensée animiste, ce sont les personnes, et toute chose est une personne, et des signes on se méfie. Dans la pensée animiste, rien ne se jette les yeux fermés parce qu'il n'y a pas de déchet. Même les morts continuent à vivre. La Terre cette grosse tortue ne supporte pas le nucléaire, cette forme de pesanteur virtuelle et de gravité réelle.

Pensée virtualiste : signes. Choses –.

Pensée matérialiste : éléments. Choses.

Pensée animiste : affections. Choses +.

Plus nous nous abritons des choses de la nature, plus nous accumulons de choses produites, et plus nous accumulons de choses produites, plus nous retrouvons l'envie des choses de la nature, ou bien nous désemplissons et puis nous connectons. Nous produisons désormais des boîtes noires et des bandes-sons, des flux d'informations dites *data*. Même les boîtes noires produisent toutes seules des *data*, et nous qu'en faisons-nous, cela change-t-il quelque chose ? Et cela change-t-il quelque chose qu'à l'heure où les objets sont remplacés par des ondes, ce soit avec des robots que nous soyons en train de (plus) socialiser (qu'avec des humains, des bêtes, des plantes ou des roches) ?

Avec l'animisme, on est connecté sans boîte noire, à n'importe quoi n'importe quand. Cela ressemble au sentiment océanique, au grand tout qui nous étreint, doublé d'un sentiment ou presque d'un afflux

perpétuel de sensations, d'obligations à sentir tout ce qui est là, comment ça vibre, un grain de sel, une cravate en plastique, une montagne, un signe, un cil.

### **Jour 6**

Tout ce qu'on gagne des objets par nos sens, on le perd quand ils sont, s'ils sont, dans la tête, et l'abstraction nous donne l'illusion d'objets mentalement présents, manipulables par des concepts.

On est fort loin du sel.

L'objet aimé, celui d'un sentiment, ou même l'objet examiné, celui dans le viseur d'une loupe, le reflet de l'objet, son souvenir, son kit de construction, de tous ceux-là, l'objet aimé est soi-disant le plus mystérieux.

L'objet sonore, l'objet verbal, l'objet point qui n'est pas lui-même.

L'objet impossible, inconcevable, inimaginable, indicible, amorphe et inconsistant, l'objet incohérent, le sujet réfléchi.

L'absence d'un objet qui est plus claire que le même objet trouvé, peut-être moins goûté que l'objet retrouvé, car rien de mieux que de combler un vide, qui plus est attendu, pour se sentir une satisfaction grimpeuse.

L'absence d'un objet, le temps, l'espace, dieu et moi, un signe.

S'apercevoir qu'il est possible de parler d'un même objet inexistant x et pouvoir se contredire. L'éléphant qui n'est pas dans mon jardin a

manifestement quatre pattes. Et maintenant cinq. L'émotion comme les concepts sont des planeurs.

S'apercevoir que parler d'objets qui sont là sous nos yeux ne garantit pas de rendre l'objet dicible, mais peut-être seulement le sujet qui cause.

S'apercevoir multiplex d'objets et se donner un prix. Les valeurs comme les fins sont des planeurs.

Le sel et le mot sel et l'image d'un tas de sel et l'impossibilité de sel sucré et puis quoi, ça change quelque chose la chose.

S'apercevoir que c'est l'idée de réputation médiée qui donne lieu à l'accumulation de biens, s'apercevoir que bon, c'est l'idée de bien qui donne sa production, nos actes et le cortège de sens qui par-là s'achemine, souvent au pluriel, les biens, les sens.

Adoncques nous devenons efficaces matériellement et complètement handicapés dans les sentiments, ou bien nous rendons nos affections efficaces. Cela signifie les contourner. Nous exprimons le manque d'amour en imitant par exemple le bruit de la machine à coudre qui occupait la mère beaucoup trop largement. Nous devenons objets troués d'amour, sans relation.

Nous augmentons le degré d'hébétude et de sidération plutôt que celui de contemplation, ou même d'adoration. Nous n'adorons que ce qui nous sert, que le temps d'être servis.

A votre service. Un objet n'a pas le choix.

Objet désaffecté, objet infecté, soin aux objets plus rigolade.

Etre parmi des objets n'est pas du tout comme être en forêt, où la chose respire. Ici tout attend sans savoir quoi, là tout attend le lever du jour, le crépuscule, la lumière qu'on galvaude en artifices de soleils avec interrupteurs. La forêt ne cesse pas. Elle peut être prolix, brute, elle ne tergiverse pas, ne sert ni ne nuit, est.

Les démons de forêt sont des rêves de singes, des signes pour des faits, des chiffres avec des contextes.

Les démons sont des objets soi-disant abstraits mais tous les démons ne sont pas invisibles ni tous les objets abstraits des démons, comme les outils quand ce sont seulement des concepts.

Est-ce que nous nous sommes mis à vénérer les concepts plutôt que les objets, et pas trop les gens, plus il y en a, moins nous vénérons la chose, comme d'un bébé on lui sourit et ensuite on va sourire des fois seulement, comme de milliers de morts, qui n'ont plus de noms, mais qui gagnent un nombre, comme un classement en puissance.

Nous nous sommes mis à vénérer les objets multiples et multifonctionnels, et les idées simples et simplificatrices, nous revêtons des uniformes.

Bientôt on se vendra au supermarché des produits où les maîtres sont les machines. Les feuilles sont devenues des puces.

### **Jour 7**

C'est étonnant toutes les approches (de) et toutes les relations qu'un sujet peut avoir avec un objet, mais pas le contraire.

Le rapport à un objet n'est pas médié par la pensée de la mort et de la vie, à la différence de la relation avec des sujets, mais il est médié par la pensée du fonctionnement et du dysfonctionnement ou plus généralement de l'utilité et de la possibilité de nuire.

C'est un rapport qui nie l'objet, qui seulement le prend pour un agissant sous contrôle.

Les rapports d'objets à objets peuvent être soi-disant d'identité, chacun appartenant à la même sorte, à la même série, au même sujet.

Parfois tu regardes les gens et tu penses à quel point tous différents ils ont l'air d'être et qu'il n'y a pas de commune mesure entre un quelconque parapluie et un humain, et tu fais comme ça pour toutes les choses, tu les compares selon leur degré d'unicité, et si tu fais, rien plus rien n'est identique.

Rendre un objet responsable est une erreur de catégorie, alors qu'à des bêtes on a déjà pu faire un procès, mais aux ponts, aux sacs poubelles, aux lames, il n'y a rien à reprocher.

Des objets il n'y a rien à tirer sauf ce qu'on y met, c'est ça qui est rassurant, on sait ce qu'on peut en attendre.

Voilà l'époque où nous préférons les relations à des objets parce que c'est prévisible, compréhensible et efficace, pas comme toutes ces choses vivantes qui sont baignées de hasard, d'humeurs, parfois même de volonté.

Voilà une époque pleine de handicaps, on souhaite des objets dociles, des gens dociles, des bêtes et des cultures dociles, ça signifie adaptés à soi, et soi, comment faire, on ne sait plus.

Le rapport à l'objet est un rapport ultra-simplifié, jusqu'au grand mystère du dysfonctionnement. Un objet qui ne marche pas, ou plus, est sans intérêt, mais un sujet jamais ne marche comme ça.

Un monde d'objets est un monde muet, (donc) plutôt efficace. Un monde de signes est flou. Un monde de sujets est un monde foisonnant, lent et capricieux.

On croit que ça roule, on se complaît dans l'art de la suprématie. Et puis on imagine l'apocalypse, le règne des machines, le règne des machines dotées de volonté.

Parfois on préfère se balader en forêt plutôt que faire l'amour ou tirer à l'arc.

Parfois on répare les vieux trucs, on fait du neuf avec de l'ancien, on teste des hypothèses et on joue à Frankenstein avec le plaisir d'un enfant tirant sur les pattes d'un scarabée vivant.

Parfois on dénombre et la petite litanie prend des airs de refrain et c'est la berceuse des choses complices, visibles, palpables, nostalgiquement solides.

Parfois c'est trop palpable et on veut des ailes. Des flèches et des ronds-points et non des carrés ronds.

Le règne des objets va de pair avec tout le discours de *management*, de lois du marché et de gestion des flux. On produit des objets pour contenir des objets, trier faire des classes juguler le flot. On se met à ranger, on laisse les autres faire le sale boulot, l'entretien du fonctionnement des infrastructures, structures, éléments, sujets atteints de handicaps.



Un objet handicapé, un sujet compétent.

Par exemple, il y a des bananes qui savent faire quelque chose et d'autres, non. L'art de la manipulation studieuse et affective des choses est un art de Le Guillerm, entre autres, et ça vous donne un avant-goût des possibles relations dignes, égales et interactives entre un sujet qui en veut et un objet qui est heureux de danser.

